Hervé Cariou



Sela

Des témoignages historiques surréels

Sela

Des témoignages historiques surréels



Image : Walkerssk | Pixabay

Hervé Cariou

Sela : Des témoignages historiques surréels

Publication : 2022 | **seconde édition** revue et corrigée

Du même auteur :

1. Scythia : L'étonnante Histoire de l'antique Irlande
2. Brittia : L'Histoire méconnue des Bretons
3. Keltia : L'étrange Histoire des Celtes
4. Nâga : L'Histoire de la population nâga
5. Maya : L'Histoire de la population maya
6. Luzia : L'Histoire ancienne du Nouveau Continent
7. Gaia : La Préhistoire revisitée
8. Koya : Les indices de la "génohistoire"
9. Sela : Des témoignages historiques surréels
10. Troia : L'Histoire de la Nouvelle-Troie
11. India : Les origines de l'Inde
12. Namaka : Les origines des peuples *antiques*
13. Europa : Les origines des Européens
14. Brittia II : Du Kalimantan à la Bretagne
15. NRYN : L'origine inconnue de notre humanité
16. Scythia: The Amazing Origins of Ancient Ireland
17. Ibéria : L'énigme proto-ibère
18. Furia : Les deux guerres mondiales décodées
19. Tè Ra : Quand l'Histoire dépasse la fiction
20. Origins of the Celts (sous le pseudonyme Cryfris Llydaweg)
21. Futuria : Le futur proche décodé



Masûdî
Photo : Hubertl | Wikimedia | Creative Commons

Témoignages d’Égypte

L’historien arabe Masûdî est né à Bagdad à la fin du IXe siècle et il fut un encyclopédiste et polygraphe arabe. C’était un écrivain prolifique mais peu de ses ouvrages sont traduits en français. On va s’intéresser à son troisième livre *Les Prairies d’or*. On utilisera la traduction de Charles Barbier de Meynard (1826-1908), historien, et d’Abel Pavet de Courteille (1821-1889), orientaliste.

Résumons le contexte d’un passage du livre. Ahmad Ibn Touloun (835-884) a régné sur l’Égypte et il fut informé qu’il y avait aux confins du pays, un Copte âgé de cent trente ans dont on vantait l’érudition. En 882, Ahmad demanda à un de ses officiers de l’amener par le Nil (et d’avoir les plus grands égards pour cet illustre centenaire). Masûdî n’était pas contemporain du sultan mais transcrit les déclarations du vieux sage concernant les pyramides.

> *« C’étaient, reprit-il, les tombeaux des rois. Lorsqu’un de leurs rois venait à mourir, son corps était mis dans un bassin de pierre semblable à ce qu’on nomme djaroun en Égypte et en Syrie ; on en scellait le couvercle, puis on commençait à bâtir la pyramide sur des bases d’une hauteur déterminée. On déposait le sarcophage au centre de l’édifice, et on continuait à élever la*

voûte. La porte était placée sous la pyramide même ; on y pénétrait par un couloir souterrain surmonté d'une voûte, qui pouvait avoir une longueur de cent coudées, et au-delà : chaque pyramide avait une porte et une entrée analogues.

(…) Mais, lui demanda-t-on, comment furent construites les pyramides lisses ? Comment les ouvriers pouvaient-ils y monter et travailler ? À l'aide de quels engins transportaient-ils ces pierres énormes ? Le Copte répondit : on bâtissait ces pyramides par assises superposées en degrés, comme un escalier ; puis on les polissait, en les grattant depuis le haut jusqu'en bas. Tel était le procédé de ce peuple qui joignait une force et une patience admirables ».

En quelques phrases, ce Copte de l'an 882 peut encore confondre l'égyptologie contemporaine car le débat sur l'art et la manière de construire les pyramides n'est pas clos.

Hérodote (-480/vers -425) fut un historien et géographe grec. Il est l'auteur de l'ouvrage *Histoires* (aussi appelé *Enquête*). Nous utiliserons la traduction de Pierre-Henri Larcher (1726-1812), helléniste et archéologue.

« Jusqu'à cet endroit de mon histoire, les Égyptiens et leurs prêtres me firent voir que, depuis leur premier roi, jusqu'au prêtre de Vulcain qui régna le dernier, il y avait eu trois cent quarante et une générations, et, pendant cette longue suite de générations, autant de grands prêtres et autant de rois. Or, trois cents générations font dix mille ans, car trois générations valent cent ans ; et les quarante et une générations qui restent au-delà des trois cents font mille trois cent quarante ans. Ils ajoutèrent que, durant ces onze mille trois cent quarante ans, aucun dieu ne s'était manifesté sous une forme humaine, et on n'avait rien vu de pareil ni dans les temps antérieurs à cette époque ni parmi les autres rois qui ont régné en Égypte dans les temps postérieurs ».

Vulcain est un dieu romain et Héphaïstos est son équivalent grec. Aucun culte romain n'était pratiqué en Égypte à l'époque. En fait, les Grecs et les Romains ont

emprunté Vulcain/Héphaïstos au panthéon égyptien et on parle du dieu égyptien Ptah. Pour le reste, on apprend donc que le clergé de Ptah existait depuis 11 340 ans (à l'époque d'Hérodote). Pire : les prêtres ne comptaient pas à partir de leur époque mais à partir d'une époque plus ancienne : celle du règne du « prêtre de Vulcain ». Plus tôt dans le texte, Hérodote précise que ce roi-prêtre de Vulcain s'appelait Séthos et qu'il succéda à Anysis, deux personnages inconnus des historiens actuels.

Le plus surprenant est cette remarque des prêtres : pendant ces 11 340 ans, « *aucun dieu ne s'était manifesté sous une forme humaine, et on n'avait rien vu de pareil ni dans les temps antérieurs ni à cette époque (…)* ». On sent une certaine nostalgie chez ses prêtres, lassés de leur panthéon zoologique de dieux à tête de bœuf, de loup et de faucon.



Tumulus de Midas, souverain de Phrygie (Gordion, Turquie)

Témoignage de Phrygie

Claudius Aelianus est né vers 175 (à l'est de Rome) et décédé vers 235. On s'intéresse à un passage de son ouvrage *Histoires diverses* qui compile des anecdotes de différents auteurs anciens. Nous utiliserons la traduction datée de 1827 de Bon-Joseph Dacier (1742-1833), traducteur helléniste et conservateur. Le passage en question concerne une anecdote rapportée par Théopompe de Chio (un historien grec dont les œuvres sont perdues). Il transcrit un entretien entre Midas (roi semi-légendaire de Phrygie il y a 2 700 ans) et le sage Silène (qui deviendra un demi-dieu de la Grèce antique).

> *« Si l'on en croit Théopompe, Midas, roi de Phrygie, s'entretint un jour avec Silène (…). Après s'être entretenu de différentes choses, Silène dit à Midas : « L'Europe, l'Asie et la Libye (note : l'Afrique) sont des îles que les flots de l'Océan baignent de tous côtés : hors de l'enceinte de ce monde il n'existe qu'un seul continent, dont l'étendue est immense. Il produit de très grands animaux et des hommes d'une taille deux fois plus haute que ne sont ceux de nos climats : aussi leur vie n'est-elle pas bornée au même espace de temps que la nôtre ; ils vivent deux fois plus longtemps. Ils ont plusieurs grandes villes, gouvernées suivant des usages qui leur sont propres ; leurs lois forment un contraste parfait avec les*

> *nôtres. Entre ces villes, il y en a deux d'une prodigieuse étendue, et qui ne se ressemblent en rien. L'une se nomme Machimos (la Guerrière), et l'autre Eusébie (la pieuse) ».*

Le plus étrange dans ce supposé entretien n'est pas la taille de la faune et des humains mais ce passage : « *aussi leur vie n'est-elle pas bornée au même espace de temps que la nôtre* ». Un autre espace-temps sur Terre, ce n'est pas banal et nous ne connaissons pas d'autres traditions sur Terre qui évoque le sujet. Aelianus finit quand même par taxer Théopompe de Chio de « faiseur de contes ». Il reste que ces « très grands animaux » sur un continent « immense » évoquent une époque géologique beaucoup trop ancienne (et inconnue des auteurs de l'Antiquité). Les deux villes « d'une prodigieuse étendue » restent un mystère. Enfin, à propos du continent, Silène ne précise jamais son nom.



Trois Kaurava regardent défiler l'armée des Bharata (en bas, à gauche)
Wikimedia | Domaine public

Témoignages de l'Inde

On continue avec le *Râmâyana* de Valmiki, ermite et poète légendaire de l'Inde. On utilise la traduction réalisée en 1891 par Manmatha Nath Dutt (1855–1912), écrivain et traducteur prolifique des écrits sacrés de l'Inde. On ne citera qu'un court passage : « *Le merveilleux char grimpa dans un vacarme terrible jusqu'à la cime d'un nuag*e ». Dans la plus haute Antiquité, quel genre de char peut décoller, faire du bruit et atteindre les nuages ?

On enchaine avec un passage du *Maha Bharata*, une épopée qui raconte l'histoire des Bharata, les descendants de l'empereur légendaire indien Bharat. Cette fois, nous utilisons la traduction réalisée en 1889 par Kisari Mohan Ganguli (1848-1908), traducteur. On ne citera également qu'un seul passage dont le contexte est un conflit et l'utilisation d'une arme « épouvantable ».

> *« Tout se passait comme si les éléments n'étaient plus soumis à aucun contrôle. Le soleil tournait en rond, chauffé à blanc par le feu de l'arme (…) L'eau devint chaude, les animaux expiraient, l'ennemi était anéanti et les arbres tombaient par rangées entières sous la griffe du feu comme pendant un incendie de forêt.*

> *(…) Des milliers de chars furent détruits, puis un silence profond régna sur la mer. Les vents se mirent à souffler et la lumière revint sur terre. Le spectacle était atroce. (…) Jamais avant ce jour, nous n'avions vu à l'œuvre arme aussi épouvantable ».*

Dans le cas d'un incendie de forêt, une armée a le temps d'évacuer les lieux. Du coup, quel type d'arme « épouvantable » ne laisse pas le temps à une armée pour se replier ?



Agobard et les navires voguant sur les nuages…
Wikimedia | Domaine public

Témoignage de Lyon

Nous sommes en l'an 840 et Agobard est archevêque de Lyon et trouve la population sur le point de lyncher trois hommes et une femme. Sur le sujet, nous allons citer le manuscrit d'Agobard, *« Liber contra insultam uulgi opinionem de grandine et tonitruis* » (chapitre II).

> *« Nous avons vu et entendu beaucoup de gens assez fous et assez aveugles, pour croire et pour affirmer qu'il existe une certaine région appelée Magonie, d'où partent, voguant sur les nuages, des navires qui transportent, dans cette même contrée, les fruits abattus par la grêle et détruits par la tempête (…). Nous avons vu même plusieurs de ces insensés qui, croyant à la réalité de choses aussi absurdes, montrèrent à la foule assemblée quatre personnes enchainées, trois hommes et une femme, qu'ils disaient être tombés de ces navires. Depuis quelques jours ils les retenaient dans les fers, lorsqu'ils les amenèrent devant moi, suivis de la multitude, afin de les lapider ; mais, après une longue discussion, la vérité ayant enfin triomphé, ceux qui les avaient montrés au peuple se trouvèrent, comme dit un prophète, aussi confus qu'un voleur lorsqu'il est surpris. »*

Il est certain qu'une région dans les nuages à laquelle on accède avec des navires n'existe pas. Par contre, une station spatiale à laquelle on accède avec des navettes, cela existe mais c'est complètement anachronique. Cela dit, on est en droit de se demander comment une population médiévale peut imaginer (et nommer) une Magonie et des « navires » dans l'air.



Les ruines du daimliag (la cathédrale) de Clonmacnoise
Photo : Ingo Mehling | Wikimedia | Creative Commons [CC BY-SA 3.0]

Témoignage d'Irlande

On continue avec un ouvrage médiéval, le *Konungs skuggsjá*. L'ouvrage est rédigé en vieux norvégien. On utilisera la traduction anglaise datée de 1917 de Laurence Marcellus Larson (1868-1938), ancien professeur d'histoire américain originaire de Norvège. On s'intéresse à une des anecdotes médiévales de l'ouvrage (dont la date n'est pas précisée) et on effectue une traduction quasi littérale en français.

> *« Un dimanche alors que la population était à la messe à l'église, il advint qu'une ancre a été abandonnée du ciel comme si jetée d'un navire. Par une corde elle était rattachée, et l'un des becs de l'ancre a été pris dans la voûte au-dessus de la porte de l'église. Les gens se sont précipités tous hors de l'église et émerveillés autant que leurs yeux ont suivi la corde vers le haut. Ils ont vu un navire avec des hommes à bord flottant devant le câble d'ancrage ; et ils ont vu un homme sauter par-dessus bord et plonger vers le bas de l'ancre comme pour la libérer. Les mouvements de ses mains et ses pieds et toutes ses actions apparaissaient comme ceux d'un homme qui nage. Quand il est descendu à l'ancre, il a essayé de la libérer, mais les gens immédiatement se précipitèrent et tentèrent de le saisir. (…) L'évêque était présent lorsque cela se produisait et interdit à la*

> *population de saisir l'homme ; car, dit-il, cela pourrait s'avérer fatal comme quand on est sous l'eau. Dès que l'homme fut libéré, il se hâta de retourner à bord du navire ; et l'équipage coupa la corde et le navire navigua loin hors de vue. Mais l'ancre est restée dans l'église depuis lors, comme un témoignage de cet événement. »*

Cet événement serait survenu dans la ville irlandaise de Cloena que des historiens identifient au site actuel du monastère de Clonmacnoise, le site religieux le plus prestigieux de l'Irlande à l'époque médiévale. Le surnom du monastère est les Sept églises mais l'église évoquée dans l'anecdote pourrait correspondre au premier daimliag (église de pierre, en gaélique) construit en 909, à une époque où les précédents édifices religieux étaient en bois. Aujourd'hui, ce daimliag est la cathédrale du site mais « l'ancre » ne s'y trouve plus.

Que peut-on penser d'un tel événement ? Tout d'abord, une ancre peut être un instrument d'observation. Une corde peut être un câble et un navire peut être un aéronef. Il reste que le fait de nager dans l'air n'est pas banal mais ce n'est pas sans rappeler la sortie d'un astronaute dans l'espace. On sait que plusieurs théories tentent d'expliquer la gravitation et celle de la relativité générale d'Albert Einstein est encore la plus satisfaisante. Cela dit, des théories issues de la physique quantique la malmènent. Pour revenir au récit, à supposer que des « visiteurs » se promenaient au-dessus de la Cloena médiévale, ils savent choisir le lieu et l'heure pour se rendre intéressants. Enfin, on peut souligner le sang froid de l'évêque qui en présence d'un événement peu banal continue d'évaluer le risque pour la population, tout en sauvant la vie de cet homme « flottant ».



Le Flugblatt d'Hanns Glaser
Wikimedia | Domaine public

Témoignage de Nuremberg

On continue avec le phénomène céleste de Nuremberg en 1561. Le seul compte-rendu connu est celui d'Hanns Glaser, peintre de lettres dans la même ville. Tout est consigné dans un « Flugblatt » (prospectus) illustré en couleurs et imprimé en 1561. On utilisera la traduction libre de l'article de l'encyclopédie Wikipédia sur le sujet.

> *« En l'an 1561 le 14 avril au matin, entre l'aube et peu après vers quatre ou cinq heures à la montre, est apparu sur le soleil alors qu'il se levait une vision effrayante et vue par nombre d'hommes et de femmes à Nuremberg, à la porte de la ville, et dans la campagne. D'abord sont apparus avec le soleil deux arcs rouge sang comme la lune dans son dernier quartier, en haut et en bas scintillant comme le soleil, et des couleurs de sang de chaque côté. Tout autour du soleil, on voyait de nombreuses sphères, de couleur bleuâtre ou ferreuse ou noire. D'autres couleurs de sang étaient formées en cercle de chaque côté du soleil. D'autres encore sont apparues par rang de trois, d'autres par rang de quatre. Entre ces dernières, on voyait des croix rouge sang. Et entre toutes ces sphères et croix des trainées rouge sang à l'arrière-plan. À cette vision se mêlaient des cylindres souples et creux. Il*

y avait aussi trois grands cylindres, un à main gauche, un à droite et un troisième au-dessus du tout. Et dans ces cylindres étaient quatre sphères ou plus.

Tous ceux-là ont commencé à se battre entre eux : on rapporte que les sphères sont d'abord entrées dans le soleil, et en sont ressorties pour s'entrechoquer, les grands cylindres ont commencé à se tirer dessus avec des sphères. Pendant une bonne heure, tout cela a combattu violemment et lutté jusqu'à épuisement des forces en s'élevant et s'abaissant devant le soleil. Enfin, comme il a été rapporté, tous les objets ont chuté vers la terre, comme s'ils voulaient tout incendier et sont finalement tombés sur le sol dans un grand soulèvement de vapeur et se sont dissous. Après ce spectacle, on raconte qu'est apparue dans le ciel une chose semblable à un grand et large fer de lance noir, son emmanchement orienté à l'Est et sa pointe à l'Ouest. Mais ce que tous ces signes signifient, Dieu seul le sait. (…) »

Évidemment, du côté de l'interprétation, les théories vont bon train. Si ce sont des phénomènes météo, c'est unique dans l'Histoire. On a quand même l'impression qu'un locuteur du XVIe siècle vient de visionner un film de science-fiction. En 1566, cinq ans plus tard, la scène s'est répétée à Bâle (Suisse). En 1608, 42 ans plus tard, les villes de Gênes et de Martigues ont été les témoins d'un spectacle similaire. Apparemment, le film de science-fiction est une trilogie.



Nef de l'église paroissiale (aujourd'hui cathédrale) de Toulon
Wikimedia | Domaine public

Témoignage de Gênes

L'observation entre les villes de Gênes et de Martigues a fait l'objet d'au moins un compte-rendu anonyme publié en provençal par un imprimeur de Troyes, Corrard de Breban, alias Odart Aulmont. Nous allons citer quelques passages du compte-rendu en utilisant la seule transcription numérique connue, celle de Jérôme Beau (un ingénieur français). Nous effectuerons une traduction littérale de termes provençaux sans affecter le style littéraire de l'époque.

> *« Discours épouvantable des signes qui sont apparus sur la mer de Gênes, au commencement du mois d'août dernier de l'an 1608. (…) Au commencement du mois d'août de l'an mix six cent huit, sur la mer de Gênes s'est vu les plus horribles signes que de mémoire d'homme ait été parlé, ni écrit, les uns étaient en figures humaines ayant des bras qui semblaient être couverts d'écailles et tenaient en chacune de leur main deux horribles serpents volants, qui leur entortillaient les bras, et ne paraissaient que depuis le nombril, en haut hors de la mer et jetaient des cris si horribles, que c'était chose du tout épouvantable, et parfois se plongeaient dans la mer, puis ressortaient en d'autres endroits loin de là, hurlaient des cris si épouvantables que plusieurs en ont été malades de la peur qu'ils en aient eu, ils en voyaient qui*

semblaient être en figure de femmes ; d'autres avaient le corps comme corps humains, tout couverts d'écailles, mais la tête était en forme d'un dragon.

Depuis le premier jour dudit mois, ils ont été ordinairement vus au grand étonnement de tous les Génois. La seigneurie fit tramer quelques canons pour tâcher de les faire ôter de ce lieu, et leur fut tirée quelque huit cents coups de canon, mais en vain, car ils ne s'en étonneront nullement. Les Églises s'assemblèrent et allant au vrai remède firent force processions, commandèrent le Jeûne, les bons pères capucins ordonnèrent les quarante heures pour tâcher d'apaiser l'ire de Dieu, avec leur salutaire remède. Le quinzième août (…) Depuis le long de la mer de Nice et tout le coté de la Provence tant du côté de la marine que du plein : s'est trouvé avoir vu pleuvoir du sang naturel qui courait et tachait de rougir les feuilles, et fruits des arbres. À Toulon, la plupart des maisons sur le couvert étaient tachées dudit sang, le pavé et l'Église paroissiale dudit lieu à la sortie de la Messe fut vu pisser le cornet de vrai sang pur et naturel. (…) »

On fait une pause, car « *pleuvoir du sang naturel* » n'est pas un phénomène surnaturel. L'État du Kerala (en Inde), par exemple, a confirmé des pluies rouges dans les années 2000. En 2001, c'était consécutif à la chute d'une météorite. Godfrey Louis, un professeur de la Cochin University of Science and Technology (CUSAT, État du Kerala), étudia des échantillons de cette eau de pluie. Il découvrit que la coloration rouge était due à des particules microscopiques, peut-être originaires de fragments de comètes. Cela dit, revenons au récit.

« Aussi choses dignes de mémoire arrivées presque en même temps en la ville de l'Isle de Martigues, le vingt-deuxième dudit mois apparut deux hommes en l'air, ayant chacun en main des armes et boucliers et se battaient de telle sorte qu'ils étonnaient les spectateurs et après s'être longuement battus se reposèrent par un certain temps, puis retournèrent en batterie, et leur combat tenait deux heures.

(…) Et le jour suivant, l'on eut dit pour certains que chacun d'eux s'était emparé d'un boulevard, ou forteresse, et après avoir fait assez bonne mine l'un contre l'autre il se fit bruit comme de

quelques tirées de canon, le bruit était si effroyable qu'il semblait aux auditeurs être la fin du monde, puis ayant continué lesdits jours l'espace de sept heures, tout en un instant une nuée épaisse apparut en l'air et couvrit si obscurément que rien de deux heures ne parut que nuées et brouillards noirs, obscurcis sentant comme le salpêtre et après que l'air fut purifié ne fut rien vu de toutes ces chimères lesquelles furent extravagantes. »

Apparemment, les bons pères capucins n'ont pas chômé du 1er au 23 août. On distingue quatre actes dans ce témoignage. Le premier se déroule à Gênes dès le premier du mois et décrit une confrontation entre des créatures à figure humaine. Le 15 août, il pleut du sang sur les côtes de Provence. Le 22, à Martigues, on assiste à un duel entre deux hommes « en l'air ». Enfin, le 23 août, le duel se termine en apothéose avec une absence de visibilité (et une odeur de salpêtre dans l'air) qui s'estompera au bout de deux heures. On peut également évoquer une section qui cite le nom de deux personnes (décédés suite à une crise de panique, semble-t-il) : le fils de Gasparino de Loro et le frère d'Anthonio Bagatelo.

En conclusion, malgré les victimes, on pourrait dire que le troisième volet de cette trilogie n'a pas manqué sa scène finale. Ce n'est pas sans rappeler (entre autres) les combats des dieux dans l'épopée du *Râmâyana*, un classique de la littérature antique de l'Inde. Bien entendu, certains ne manqueront pas de préciser que la sambuca italienne et le pastis provençal peuvent avoir des effets secondaires surprenants. Cela dit, en 1608, l'imprimeur de Troyes, Corrard de Breban, n'imprimait pas des nouvelles de science-fiction.



Eshu de la tradition Yoruba
Photo : Daderot | Wikimedia | Domaine public

Témoignages d'Afrique

Nous allons maintenant compiler des mythes africains. Certes, ce ne sont pas des témoignages écrits mais oraux transmis de génération en génération. On saluera au passage l'effort du site mythologica.fr sur le sujet. Nous appliquerons un « filtre » sur ces témoignages : celui de l'ouvrage *L'Écriture sacrée* d'Evhémère, un auteur grec de l'Antiquité. Cet ouvrage est un roman de voyage fantastique qui inaugure l'athéisme systématique, c'est-à-dire l'idée que toutes les divinités sont d'anciens héros ou héroïnes déifiés avec le temps. La philosophie connait cet athéisme systématique sous le nom d'évhémérisme.

Abassi, de la tradition Efik (une population établie principalement au Nigéria), est le dieu créateur et le dieu du ciel. À la demande de sa compagne, Atai, il autorisa le premier couple humain à s'installer sur la Terre. Cette autorisation était conditionnée : qu'il ne procrée pas et qu'il ne travaille pas, car il avait peur que les hommes puissent devenir ses égaux voire de le dépasser en sagesse. On notera que le dieu vit en couple, ne réside pas sur Terre et redoute que les hommes l'égalent.

Adroa, de la tradition Lugbara (Afrique centrale et orientale), est une divinité qui prend deux aspects : Adroa, « dieu du ciel », un dieu éloigné des préoccupations de

l'humanité et Adro, « dieu de la terre » proche des hommes. On notera que les dieux ne se préoccupent pas forcément des hommes.

Bomazi de la tradition Bushongo (République démocratique du Congo) est figuré par un homme à la peau claire. Il vint du ciel et s'intéressa à un couple âgé sans enfant. Il prédit au couple qu'ils seraient bientôt parents d'une fille. Une fois adulte, cette fille épousera Bomazi et leurs cinq fils deviendront les chefs des cinq tribus Bushongo. Cette tradition considère donc que le dieu Bushongo est un homme venu du ciel et capable d'avoir des enfants avec une humaine.

Denga de la tradition Dinka (agriculteurs-pasteurs du Soudan) est le dieu du ciel, des ancêtres et de la pluie dont l'éclair peut tuer des hommes directement à partir du ciel. Il est le fils de la déesse Abuk. On notera que ce Denga n'a rien à envier à nos pilotes de chasse.

Eshu de la tradition Yoruba (Nigéria, principalement) est le dieu de la chance, des aléas et des choses imprévisibles. En tant que maître du langage, Eshu est chargé d'apporter les messages et les sacrifices de la Terre aux dieux du ciel. Eshu est à la fois bon et mauvais et il apparaît fréquemment dans les mythes comme un dieu farceur. On notera que les dieux (qui préfèrent le confort du ciel) prennent nos messages et que le messager a l'air d'aimer son travail.

Huveane de la tradition Basuto (une population bantoue établie principalement en Afrique du Sud) est le dieu créateur qui créa le ciel et la terre. Puis il remonta au ciel grâce à des échelons qu'il retira pour empêcher les hommes de le suivre. On notera que le dieu veut bien aider mais qu'il souhaite conserver une certaine indépendance. À propos de ces échelons, ce n'est pas sans rappeler le projet de l'entreprise de construction japonaise Obayashi : un ascenseur spatial qui permettrait d'aller en orbite dès 2050.

Mbaba Mwana Waresa de la tradition Zoulou (une population bantoue), la déesse de l'arc-en-ciel, de la pluie, et des récoltes. La population l'aime, car elle leur a enseigné comment semer et récolter et elle leur a donné la recette de la bière. N'ayant pu trouver un conjoint convenable au ciel, elle vint le chercher sur terre. Cette Mbaba Mwana Waresa est sympathique et c'est intéressant de savoir que les

dieux du ciel boivent de la bière. D'ailleurs, ils semblent qu'ils en boivent un peu trop, car aucun d'entre eux n'est « convenable ».

Nagaan de la tradition Bakuba (République démocratique du Congo) est le dieu créateur qui se querella avec Mbomba. Ce dernier prit le ciel et la Terre et laissa les mers à Nagaan. Ces deux-là ne sont pas sans rappeler les dieux grecs Poséidon et Zeus.

Ngewo de la tradition Mende (une population mandingue d'Afrique de l'Ouest) est le dieu créateur et le dieu du ciel. Il se retira « au loin » car il ne souhaitait plus être importuné par les demandes incessantes de l'humanité. Ils sont exigeants, ces humains. Dans la même tradition, on trouve également Ngi, le fils de Zamba et le frère de Nkokn, Otkut et Wo. Leur père les autorisa à créer des êtres humains et Ngi créa les plus forts. On aime bien le côté « Papa, est-ce qu'on peut créer des humains ? »

Olorun de la tradition Yoruba est le dieu suprême et le dieu créateur. Il est aussi connu comme Olodumare (Propriétaire de l'espace sans fin). Il a créé la Terre à partir de poussière et l'a peuplée de 16 humains. Dans certaines traditions, Olorun est androgyne. Il est le fils d'Osanobua et le frère d'Olorun. On notera que cet heureux propriétaire de l'espace sans fin n'est pas sans rappeler le mythe de l'androgyne de Platon. Sans parler de « sans fin » : comment la tradition Yoruba pouvait-elle savoir que l'espace est infini ?

De la même tradition Yoruba, Orunmila est le dieu de la divination, du destin et de la sagesse. Il est le plus vieux fils d'Olorun. Il possédait des connaissances particulières sur les événements futurs et avait l'autorisation de parler aux êtres humains au nom d'Olorun. Apparemment, les dieux étaient aussi futurologues.

Sela de la tradition Luyia (une population bantoue établie au Kenya) fut la première femme sur Terre. Elle est la fille de Wele et la sœur (et conjointe) de Mwambu. Leur mère les fit descendre du ciel par une échelle pour qu'ils peuplent la terre. On notera qu'avec cette tradition, Ève et Adam viennent de perdre leur monopole.

Zanahary est une divinité suprême malgache qui présente de multiples aspects aussi bien masculins que féminins. Ses manifestations sont aussi célestes que terrestres. On notera que cette tradition innove en évoquant un polymorphisme chez les dieux (c'est-à-dire la capacité à changer d'apparence).

Bien entendu, on peut penser que ce ne sont que des superstitions. Cela dit, des « dieux » qui boivent de la bière peuvent être considérés d'un autre œil (même à jeun). En fait, nous pourrions considérer ces traditions comme des « disques mémoires » altérés au fil du temps.

Pour la génétique des populations, le plus ancien haplogroupe de l'Homo sapiens est l'haplogroupe A dont la plus grande fréquence se trouve chez la population San (une terminologie qui remplace peu à peu celle des Bushmen). Selon les sources, cette population vit en Afrique depuis 50 000, 100 000 ou 200 000 ans. Ses croyances et ses traditions sont donc tout ce qui nous reste d'époques aussi reculées.

Étant donné que cette population serait la doyenne de notre humanité, on pourrait penser que ses croyances sont animistes. Or, dans la mythologie San, l'idée d'un créateur unique (appelé la « Mante ») est répandue. La mythologie des Kung (une ethnie San) propose une variante avec deux dieux : le grand, créateur et omnipotent, et le petit qui lui est subordonné. Ni l'un ni l'autre ne sont associés à l'idée du bien ou du mal. Enfin, les morts sont emportés au ciel où ils servent le grand Dieu.

Nous sommes donc en présence d'un monothéisme et d'une croyance au paradis. On ne peut même pas argumenter sur une possible influence de nos religions monothéistes : chez les Sans, la dualité entre un dieu bon et un dieu mauvais est un concept complètement inconnu. Comment peut-on développer un monothéisme et une croyance au paradis depuis une époque aussi reculée ?

Conclusion

On résume les témoignages :

– celui de Masûdî qui restitue le témoignage d'un sage copte concernant une finalité et un procédé de construction d'anciennes pyramides

– celui d'Hérodote qui restitue le témoignage de prêtres égyptiens qui font remonter l'ancienneté de leur clergé plus de 10 000 ans av. J.-C.

– celui d'Aelianus qui restitue le témoignage du sage Silène concernant une région de la Terre qui n'a pas le même « espace de temps » que le nôtre

– celui de Valmiki qui restitue un témoignage antique concernant des chars qui grimpent jusqu'à la « cime d'un nuage »

– celui du *Maha Bharata* qui décrit une arme « épouvantable » qui détruit des milliers de chars de façon quasi instantanée

– celui d'Agobard qui restitue des témoignages sur des observations de « navires » voguant sur les nuages

– celui du *Konungs skuggsjá* qui décrit un navire de l'air en approche et le numéro d'apesanteur d'un de ses occupants

– celui de Hans Glaser qui décrit des sphères et des cylindres aériens qui joutent entre eux

– celui de Corrard de Breban qui restitue des témoignages sur des observations de serpents volants (plongeant dans l'eau pour en ressortir) et d'hommes « en l'air », le tout dans un vacarme « épouvantable »

– celui d'une quinzaine de traditions orales africaines qui décrivent des allées et venues sur Terre de « divinités » dont certaines se mêlent aux locaux et fondent des familles (voire des religions monothéistes)

Nous devons donc expliquer des clergés antédiluviens, d'autres espaces-temps, des chars qui grimpent jusqu'aux nuages, des navires de l'air, des numéros d'apesanteur et des allers-retours sur Terre. Évidemment, on doit l'expliquer dans des contextes historiques où le cerf-volant n'existait même pas (ou à peine). On comprend la prudence d'historiens et d'analystes scientifiques. Cela dit, arrêtons de coller l'étiquette « fable » sur l'inexplicable. Cette habitude est, dans le meilleur des cas, de la paresse.

On ne pourra pas expliquer l'Histoire de la Terre seulement par des événements terrestres linéaires. Nous vivons les balbutiements de notre aéronautique (terrestre et spatiale) et à ce jeu-là, d'autres nous ont précédés et nous précèdent encore. Notre Histoire ne se limite pas au plancher des vaches et elle semble (très) loin d'être linéaire. Enfin, il est certain qu'une dizaine de témoignages écrits et une quinzaine de traditions orales ne suffisent pas pour dessiner les contours d'une évolution dont la complexité est déroutante mais peu banale.